

Amine El Gherbi

Encyclopedie
des miracles
en Coran et Sunnah

1ère partie



Sommaire

Dans l’histoire : La civilisation arabo-musulmane au Moyen Age :	5
Un aveu qui dérange.....	9
La Kaaba dans les manuscrits récemment découverts :.....	17
Les gens de la Caverne, un miracle de l’histoire !	27
Le peuple de Loth et la cité renversée :.....	35
Le personnage de « Hâmân » entre le Coran, les anciens hiéroglyphes égyptiens et la Bible.....	51
Mohamed le messager de Dieu dans la Torah et l’évangile !	59
Mohamed le messager de Dieu dans la Torah et l’évangile 2 !	89
Mohamed le messager de Dieu dans la Torah et l’évangile 3 !	113

Mohamed le messager de Dieu dans la Torah et l'évangile 4 !	133
Mohamed le messager de Dieu dans la Torah et l'évangile 5 !	155
Mohamed le messager de Dieu dans la Torah et l'évangile 6 !	183

EXTRAIT

Dans l'histoire : La civilisation arabo-musulmane au Moyen Age :

L'Islam a placé le savoir et les savants dans un rang éminent en incitant à chercher le savoir, d'autant plus que son miracle est un livre, le saint Coran dont l'un de ses versets dit : « lit au nom de Allah ». En effet, nous sommes les pionniers des sciences car, à une certaine époque, nous avons guidé l'humanité sur les sentiers de la gloire et de la suprématie, et ce, grâce à une élite de savants arabes et musulmans.

Ces derniers avaient porté le flambeau qui illuminait les ténèbres de l'ignorance, où sombrait l'Europe. Nous sommes, de ce fait, la nation dotée du plus riche patrimoine, grâce à la succession de plusieurs civilisations. A cette époque de gloire, la langue arabe était la langue universelle des sciences, la majorité des ouvrages scientifiques étaient écrits en langue arabe. A ce titre, la civilisation occidentale moderne est reconnaissante à la civilisation arabo-musulmane, dans son ère d'expansion, pour sa forte contribution au développement de la pensée occidentale. En effet, les européens se sont penchés au Moyen Age sur la

traduction des ouvrages de la langue arabe vers les diverses langues européennes. Ils se sont également abreuvés des connaissances et du savoir des pôles prééminents de la civilisation arabo-musulmane au cours du Moyen Age, tels que l'Andalousie et Cécile, lors des Croisades et la conquête du Sud-est de l'Europe par les Ottomans. Aujourd'hui, il est de notre devoir de porter le même flambeau, et de continuer le chemin entamé par nos prédécesseurs arabes musulmans, dont nous sommes les descendants.

Certes, l'attaque occidentale actuelle contre la civilisation arabo-musulmane, et qui coïncide avec les violences sauvages de l'occident contre les peuples arabo-musulmans, faits qualifiés de guerre contre le terrorisme... ne sont autres qu'une nouvelle guerre des Croisades. Pourvu qu'elle serve de leçon et morale aux arabes et musulmans que nous sommes. Nous devons relever le défi car le savoir est notre ultime issue pour retrouver la puissance et atteindre la gloire. Il est donc de notre intérêt de nous adapter aux tendances mondiales, peut être, serons nous capables de reprendre les devants, comme le faisaient nos ancêtres auparavant.

Par ailleurs, les spécialistes de l'histoire des sciences des arabes s'accordent que les trois premiers maîtres des sciences sont Aristote le grec, Al-Farabi le turc musulman, et Avicenne le persan musulman. Al-Farabi (870-950) est l'un des plus célèbres philosophes musulmans, il est un repère de la pensée humaine tant en Orient qu'en Occident. Aux années 50 du 20^{ème} siècle, le monde a célébré le centenaire de sa disparition.

Quant à Avicenne (980-1036), il est le pionnier de la pensée humaine à l'époque de l'apogée de la civilisation

scientifique musulmane, époque ayant connu le rayonnement d'Avicenne, d'Ibn Al-Haytham et d'Al-Biruni. Les savants occidentaux se sont mis à traduire les œuvres d'Avicenne en latin, qui furent traduites par la suite dans presque toutes les langues. Sa philosophie a considérablement inspiré les philosophes l'ayant succédé. En effet, l'italien Dante le positionne dans les rangs d'Hippocrate et de Galenus.

Alors que George Sarton a qualifié Ibn Al-Haytham (965-1038) dans son ouvrage « Science ancienne et ville moderne » du plus illustre scientifique musulman qui s'est intéressé à l'optique. Ibn Al-Haytham, égyptien musulman, considérait que la qualité de base des bonnes mœurs, celle du savant vertueux, est de faire valoir la raison sur la passion. N'est ce pas un exemple à suivre, toujours valable bien qu'un millénaire qui nous sépare de son époque.

Abu Al-Rayhan Al Biruni (963-1048), musulman afghan, était doté d'une pensée unique, il est, selon l'orientaliste Skhaou, le plus illustre penseur scientifique et le plus émérite savant de tous les temps. Alors que l'orientaliste américain « Iriobob » affirme que tout répertoire énumérant les grands savants doit obligatoirement faire occuper à Al-Biruni un rang distingué.

En outre, et quant au philosophe arabo-andalous Averroès (Ibn Rochd) (1126-1198), « Rom Landau » dans son ouvrage « The Arab Heritage of Western Civilization », souligne à son propos : « les philosophes occidentaux n'auraient pas pu atteindre leurs exploits actuels s'ils n'avaient pas pris comme point de départ les recherches d'Averroès en philosophie ».

Un aveu qui dérange...

La lettre-préface adressée par saint Jérôme, auteur de la Vulgate, au pape Damase, au IV^e siècle, préfaçant l'amalgame et la rectification des évangiles qu'il venait de terminer, représente incontestablement un document qui dérange, un document qui met terme à leur dite « révélation divine » ou « sacralité », prises comme prétexte pour l'évangélisation du monde, et surtout pour l'éradication de l'Islam et des musulmans.

Nul n'ignore combien ces textes suscitérent de critiques et de débats, de sorte qu'au XVI^e siècle, le concile de Trente a dû mettre fin à ces controverses et les imposa disant que : « Dieu est l'auteur unique de l'un et de l'autre » Testament, et de terminer ce décret en précisant : « Si quelqu'un ne reçoit pas ces livres pour sacrés et canoniques dans leur totalité, avec toutes leurs parties, tels qu'on a coutume de les lire dans l'Église catholique et qu'on les trouve dans la vieille édition de la Vulgate latine ; s'il méprise en connaissance de cause et de propos délibéré les traditions susdites : qu'ils soit anathème » (**Conciles Œcuméniques**, t. II, p. 663).

Comme les débats concernant leur véracité ne cessèrent point, le I^o concile du Vatican (1869-1870) a dû « nuancer » le décret du concile de Trente, en précisant que « Ces livres de l'Ancien et du Nouveau Testament tels qu'ils sont énumérés dans le décret de ce concile et tels qu'on les trouve dans l'ancienne édition latine de la Vulgate, doivent être reçus pour sacrés et canoniques dans leur intégrité, avec toutes leurs parties (...) parce qu'écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour auteur et ont été transmis comme tels à l'Église » (id. p. 806). Puis précise dans le canon N^o 4 concernant la révélation : « Si quelqu'un ne reçoit pas les livres de la sainte Écriture comme sacrés et canoniques, dans leur intégrité et avec toutes leurs parties, tels qu'ils sont énumérés par le saint concile de Trente, ou s'il nie qu'ils soient divinement inspirés, qu'il soit anathèmes » ! (Id. p. 810).

Au concile Vatican II (1965) s'opère un changement catégorique. Au chapitre III, sous le titre concernant l'inspiration divine, on trouve : « En effet, les livres entiers tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, avec toutes leurs parties, la sainte Mère Église, de par la foi apostolique, les tient pour sacrés et canoniques, parce que rédigés sous l'inspiration de l'Esprit Saint, ils ont Dieu pour auteur et qu'ils ont été transmis comme tels à l'Église elle-même. Mais pour composer les Livres sacrés Dieu a choisi des hommes, et il a eu recours à leur service dans le plein usage de leurs facultés et de leurs forces propres, de façon à ce que, lui-même agissant en eux et par eux, ils transmissent par écrit, en vrais auteurs, tout ce que lui-même voulait et rien d'autre que cela. Dès lors, puisque tout ce que les auteurs inspirés ou

hagiographes affirment doit être tenu pour affirmé par l'Esprit Saint, il faut par conséquent professer que les livres de l'Écriture enseignent fermement, fidèlement et sans erreur la vérité que Dieu a voulu voir consignée dans les saintes Lettres en vue de notre salut » (id. p. 976).

Quelques lignes plus loin on lit : « Pour découvrir l'intention des hagiographes, il faut, entre autres choses, prendre aussi en considération les genres littéraires ». A la page suivante on trouve au canon 15 : « Bien que ces Livres contiennent aussi des choses imparfaites et provisoires, ils font cependant preuve d'une véritable pédagogie divine ». Et à la page suivante, canon 19, on lit la confirmation suivante : « La sainte Mère Église a tenu et tient fermement et avec la plus grande constance que les quatre Évangiles mentionnés, dont elle affirme sans hésiter l'historicité, transmettent fidèlement ce que Jésus, le Fils de Dieu, du temps de sa vie parmi les hommes, a réellement fait et enseigné »... Et, contrairement à l'habitude, ce concile Vatican II ne lance point d'anathèmes !

Avant de présenter le texte-aveu de saint Jérôme, il serait utile de faire la récapitulation des données principales de ces décrets conciliaires qui soulignent les points suivants : de Dieu, auteur unique de l'un et de l'autre Testament, de l'ancienne édition latine de la Vulgate, au concile de Trente, un changement s'opère et on trouve au I^o concile du Vatican qu'ils sont écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, bien qu'ils aient toujours Dieu pour auteur, mais il n'est plus « l'unique », puisque le Saint-Esprit lui vient en aide. Pourtant, dans le dogme de la Trinité ils sont à

pieds d'égalité. Comment se fait-il donc que Dieu, auteur, reçoit l'inspiration du Saint-Esprit, qui est censé lui être égale ?

Avec Vatican II on trouve la même constatation précédente, plus une conjonction : Mais. Un « mais » qui laisse glisser : des hommes choisis, auxquels Dieu a eu recours, qui transpirent, comme vrais auteurs, tout ce que lui-même voulait et rien d'autre. Des auteurs qui sont aussi des hagiographes, qui écrivent et enseignent fermement, fidèlement et sans erreur la vérité que Dieu a voulu consignée dans ces Textes, qui se révèlent être aussi « des genres littéraires » ! Le commentaire semble superflu...

C'est pourquoi il est choquant de voir le grand écart qu'il y a entre des textes imposés pendant des siècles, avec anathèmes et autres, et ce qu'en dit l'auteur même de la Vulgate. Ci-suit la première partie de la lettre-préface :

« Vous voulez qu'avec les matériaux d'un ancien ouvrage j'en refasse un nouveau ; que je me pose comme arbitre dans l'examen des textes de l'Écriture répandus dans le monde ; vous voulez, en un mot, que j'explique les variantes qu'on y trouve, et que je signale ses passages concordants avec la version grecque la plus authentique. C'est une pieuse entreprise, mais une présomption dangereuse que de s'établir juge des autres, quand soi-même on doit avoir pour juge l'opinion générale ; que de prétendre changer la langue des vieillards, ramener le monde, déjà vieux, au bégaiement de l'enfance. En effet, quel est l'homme de nos jours, savant ou non savant, qui, se décidant à prendre en main notre ouvrage, et voyant discréditer le texte dont il se sert

habituellement et dans lequel il a appris à lire, ne se récrie aussitôt, et ne me traite de faussaire, de sacrilège, dont l'audace impie n'a point reculé devant des additions, des changements et des corrections à des textes consacrés par le temps ?

Contre de semblables reproches une double consolation m'est offerte ; la première, c'est que cette mission m'a été confiée par vous ; la seconde, c'est que, d'après le témoignage même de ceux qui nous attaquent, il ne pourrait y avoir de vérité complète dans les ouvrages où on ne peut signaler des variantes. En effet, si nos adversaires pensent que les exemplaires latins sont dignes de confiance, qu'ils désignent lesquels ; car il existe presque autant d'originaux que d'exemplaires. S'ils pensent, au contraire, que la vérité ne saurait être découverte que par la comparaison des différents textes, pourquoi trouvent-ils mauvais que j'aie la prétention de corriger, tout en remontant aux sources grecques, les parties du texte qui ont été ou mal comprises par des interprètes ignorants, ou tronquées, dans de mauvaises intentions, par des correcteurs inhabiles et présomptueux, ou surchargées d'additions et altérées par de paresseux copistes ? »

Quand un auteur avoue avoir changé la langue d'un texte discrédité, contenant déjà des variantes, sachant qu'il sera traité de faussaire, de sacrilège, parce que jouissant d'une audace impie qui ne l'a point fait reculer devant les changements et les corrections qu'il a dû faire, dans les parties du texte mal comprises, ou qui sont tronquées par les mauvaises intentions de ceux qui les ont écrits ou copiés, et qui sont surchargés d'additions et altérés par

de paresseux copistes, avec un aveu pareil on n'a plus le droit d'imposer la religion qui en découle pour évangéliser le monde ! Surtout quand tous les travaux récents assurent, outre la vérité de ce que dit saint Jérôme, un nombre inimaginable de contradictions ou d'anachronismes historiques.

Nul n'ignore non plus, actuellement, à quel point la science de la manipulation informatique a permis la diabolisation de l'Islam et des musulmans, ou à quel point tous les médias ont assuré le relais aux thèses officielles de la politique diffamatoire étasunienne et vaticane. Les décrets de Vatican II, assurent que : « le dessein salvifique embrasse aussi ceux qui reconnaissent le Créateur, et parmi eux, en premier lieu, les musulmans » (id. p. 861). Pour ne rien dire du dialogue interreligieux actuellement en cours, pris comme prétexte, pour accorder le temps nécessaire à l'évangélisation du monde. Quant à la politique étasunienne, après le 11 septembre, fabrication à domicile pour s'affubler d'une légitimité internationale, personne ne l'ignore non plus.

N'est-il donc pas plus probe et plus humain de stopper l'évangélisation du monde, qui est une des causes principales des drames qui se mènent de nos jours ? En un temps où l'on prône la liberté, personne n'a le droit de déraciner l'Islam et les musulmans pour imposer une religion formée de toutes pièces, manipulée et corrigée selon les besoins politico-vaticane à travers les conciles, le long des siècles ! C'est une honte indescrivable et révoltante à la fois de voir les tenants du monde civilisé, agir avec tant de perfidie, se taire sur tant de mensonges malicieusement tissés, pour imposer tant de fraudes... C'est plus qu'une honte, hélas.

Ci-suit la photocopie de la lettre-préface, écrite par saint Jérôme au pape Damase, pour quiconque aimerait vérifier le texte. Le livre se trouve à la Bibliothèque National François Mitterrand, dans les éditions des Bénédictines, Paris, 1693 :

EXTRAIT

INCIPIT PRÆFATIO
S^{TI} HIERONYMI PRESBYTERI
I N
QUATTUOR EVANGELIA.

BEATISSIMO PAPÆ DAMASO HIERONYMUS.

NOVUM opus facere me cogis ex veteri: ut post exemplaria Scripturarum toto orbe dispersa, quasi quidam arbiter scēdam: & quia inter se variant, quæ sint illa quæ quum Græca consentiant veritate, decernam. Pius labor, sed periculosa præsumtio, iudicare de cæteris, ipsum ab omnibus iudicandum: senis mutare linguam, & canescentem jam mundum ad initia retrahere parvulorum. Quis enim doctus pariter vel indoctus, cum in manus volumen assumferit, & à salvia quam semel imbibit, viderit discrepare quod lætitat; non statim erumpat in vocem, me fallarium, me clamans esse sacrilegum, qui audeam aliquid in veteribus libris addere, mutare, corrigere? Adversus quam invidiam duplex causa me consolatur: quod & tu qui summus sacerdos es, fieri jubes: & verum non esse quod variat, etiam maledicorum testimonio comprobatur. Si enim Latinis exemplaribus fides est adhibenda, respondeant quibus: tot enim sunt exemplaria pene quot codices. Sin autem veritas est quærenda de pluribus: cur non ad Græcam originem revertentes, ea quæ vel à vitiosis interpretibus male edita, vel à præsumtoribus imperias emendata perverfus, vel à libraribus dormitantibus aut addita sunt, aut mutata, corrigimus? Neque vero ego de Veteri discepto Testamento, quod à septuaginta Senioribus in Græcam linguam versum, tertio gradu ad nos usque pervenit. Non quero quid Aquila, quid Symmachus sapiant, quare Theodotion inter novos & veteres medius incedat. Sic illa vera interpretatio quam Apostoli probaverunt. De novo nunc loquor Testamento: quod Græcum esse non dubium est, excepto Apostolo Mattheo, qui primus in Iudæa Evangelium Christi Hebræicis literis edidit. Hoc certe quum in nostro sermone discordat, & diversos rivulorum tramites ducit: uno de fonte querendum est. Prætermitto eos codices quos à Luciano & Hefychio nuncupatos, paucorum hominum assensu perverfa contentio: quibus utique nec in veteri Instrumento post septuaginta Interpretes emendare quid licuit, nec in novo profuit emendasse: quum multarum gentium linguis Scriptura ante translata, doceat falsa esse quæ addita sunt. Igitur hæc præfatiuncula pollicetur quattuor tantum Evangelia, quorum ordo est iste, Mattheus, Marcus, Lucas, Johannes: codicum Græcorum emendata collatione, sed veterum. Quæ ne multum à lectionis Latine consuetudine discreparent, ita calamo temperavimus, ut his tantum quæ sensum videbantur mutare correctis, reliqua manere pateremur ut fuerant. Canones quoque, quos Eusebius Cæsariensis Episcopus Alexandrinum sequutus Ammonium, in decem numeros ordinavit, sicut in Græco habentur, expressimus. Quod si quis de curiosis voluerit nosse, quæ in Evangelis, vel eadem, vel vicina, vel sola sint, eorum distinctione cognoscat. Magnus siquidem hic in nostris codicibus error inolevit, dum quod in eadem re alius Evangelista plus dixit, in alio quia minus putaverint, addiderunt. Vel dum eundem sensum alius aliter expressit, ille qui unum è quattuor primum legerat, ad ejus exemplum cæteros quoque assimaverit emendandos. Unde accidit ut apud nos mixta sint omnia, & in Marco plura Luce atque Mathei, rursum in Mattheo plura Johannis & Marci, & in cæteris reliquorum quæ alius propria sunt, inveniantur. Quum itaque canones legeris qui subiecti sunt, confusionis errore sublato, & similia omnium scies, & singulis sua quæque restitues. In Canone primo concordant quattuor, Mattheus, Marcus, Lucas, Johannes. In secundo tres, Mattheus, Marcus, Lucas. In tertio tres,

^a Ita MSS. omnes antiquiores ac recentiores. Aliquot recentiores cum editis legunt, in diversis rivulorum tramites: vel, ad diversis. &c.

^b Codices MSS. quamplices, imperavimus.

^c Consule quæ in Prolegomenis nobis distinximus de Latino Mathei Evangelio alii recepto in Ecclesiâ ante Hieronymum; ubi exempla propolium adstantemque huiusmodi.

La Kaaba dans les manuscrits récemment découverts :

Une fois les brises du pèlerinage soufflent, les cœurs ressentent cette forte nostalgie de voir la Kaaba, de tourner autour d'elle (Tawaf) et de s'accrocher à ses draps afin de purifier l'âme de ses contraintes pesantes et de permettre à l'œil d'écouler des larmes soulageantes. Comme c'est beau pour l'âme croyante de poser son dos à la direction d'une porte appelée : porte de la paix et de rester en médiation regardant avec séduction le coin le plus merveilleux de toute la Kaaba où on peut voir les lieux suivants :

– le Hijr, la partie que longent, du dehors, les pèlerins quand ils tournent autour de la Kaaba.

– التازم (المرآة التازم), la porte de la pierre noire est nommé « multazam »

– ((الحجر الأسود)) al-hadjar al-as'âd, littéralement la « pierre heureuse », « L'Heureuse », qui est située dans le coin sud-est du temple, à environ un mètre et demi au-dessus du sol. Contrairement à la « Pierre

Noire » qui est touchée et baisée par les pèlerins, cette pierre n'est pas touchée.

Que c'est merveilleux de boire de l'eau bénie celle de Zam Zam ainsi que d'entendre la belle voix de Muzen (invitation à la prière) qui franchit les cieux de la Mecque pour s'introduire à nos oreilles et donne à nos intacts l'affection dont ils ont besoin.

Chacun de nous a besoin de ces heures de méditation et de L'ascétisme à Mina à côté de la montagne d' Arafat afin d'en bénéficier de la miséricorde divine de ce jour et d'implorer le Maître de l'univers qui montre à ses anges ses esclaves qui le supplient et l'implorant afin qu'il leur accordent sa paix et d'enlever leur mal et soulage leur souffrances.

Ces croyants qui sont partis en répondant à l'appel du créateur et qui sont revenus implorant le nom du grand (Allah Akbar : Dieu est grand) en le remerciant pour les avoir aidé à exécuter leur pèlerinage d'où ils sont revenus sans péchés et préservés d'abomination et tentatives du satan.

Le caractère sacré de la Kaaba a été annoncée et mentionnée dans les anciennes écritures, le sacré Coran annonce dans le verset n°144 de sourate la vache :

Allah dit : « Certes, ceux à qui le Livre a été donné savent bien que c'est la vérité venue de leur Seigneur. Et Allah n'est pas inattentif à ce qu'ils font » (S2 ; V144)

Il précède ce verset toute un commentaire coranique sur le changement de la direction de la prière des musulmans, de Jérusalem à la Mecque dont nous citons : Allah dit « Les faibles d'esprit parmi les

gens vont dire : « Qui les a détournés de la direction (qibla) vers laquelle ils s'orientaient auparavant ? » – Dis : « C'est à Allah qu'appartiennent le Levant et le Couchant. Il guide qui Il veut vers un droit chemin ». (S2 ; V142).

Cette réalité a été conçue par un grand nombre de savants qui ont montré que l'évangile de Jean (apôtre de Jésus salut sur lui) parle de la Mecque, le prophète Jésus selon cette évangile déclare à une femme samaritaine ceci :

Jean 4 : 4-21

« Femme, lui dit Jésus (salut sur lui)*, crois-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. »

Aussi faut-il mentionner la découverte de manuscrites dans la mer morte au milieu du vingtième siècle, lesquels parlent d'une façon directe sur la sainte Kaaba, dans l'un des ses manuscrites intitulé : livre d'Adam et d'Eve, nous lisons le sens du verset 29 : 5-7 comme suit : Adam informe son fils sheth que Dieu indiquera aux Personnes fidèles où construire sa maison (Maison de Dieu). (Livre d'Adam et d'Eve 29 : 5-7)

Docteur Charles, qui a traduit le livre en anglais a écrit ce commentaire à propos de ce paragraphe [1] : « ne pas mentionner le temple de Jérusalem en chapitre 29 (où il est mentionné la maison de Dieu) indique que ce livre est écrit dans une ville étrangère ».

Monsieur Charles disait à ce niveau sans ajouter d'autre commentaire : « l'endroit où Adam avait

l'habitude de faire sa prière est le même lieu où les musulmans ont appris à respecter la Kaaba ».

Le Maître Charles a vu la similitude entre la Kaaba du sacré coran et le paragraphe de ce livre ainsi il prétendait que les musulmans (sûrement il parle du prophète salut sur lui) l'ont copié.

En vérité la similitude est claire, nous prenons la parole d' Allah dans le sacré coran : « Et quand Nous indiquâmes pour Abraham le lieu de la Maison (La Kaaba) [en lui disant] : ‘Ne M’associe rien ; et purifie Ma Maison pour ceux qui tournent autour, pour qui s’y tiennent debout et pour ceux qui s’y inclinent et se prosternent » sourate Al Hajj n ° 26 (S22 ; V26)

Le verbe « indiquer » (bawwa'a) est utilisé dans la sourate et selon Ibn Katir dans le sens de montrer, marquer (c'est à dire Allah a montré au prophète Ibrahim le lieu de construire la maison et lui a permis de l'établir). La plupart des interpréteurs du sacré Coran ont suivi cette explication comme par exemple le savon Ibn Manzour dans son livre intitulé : 'la langue des arabes' « on disait qu'une personne s'est indiquée sur un lieu s'elle vient de le voir facilement (par la simple vision) et à constater qu'il est convenable pour s'en dormir »

Nous avons une autre référence plus fondée sur ce sujet, celle insérée dans dont le livre de Jubilées, l'un des livres appelé Pseudepigrapha, au sein duquel, le prophète Ibrahim disait dans ce sens : « j'ai construit cette maison pour moi même afin de mettre mon nom sur terre ainsi je lui donne le nom de « maison d'Abraham » 24 : 22 (ce verset contient seulement le